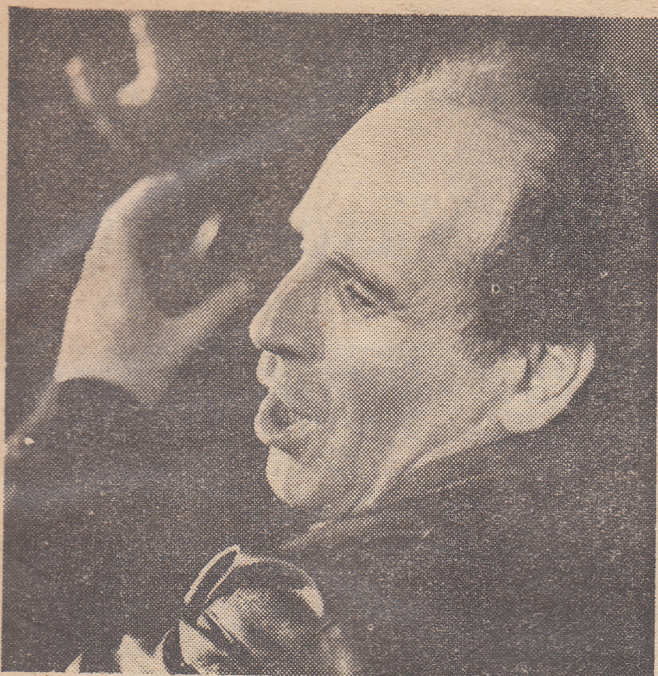
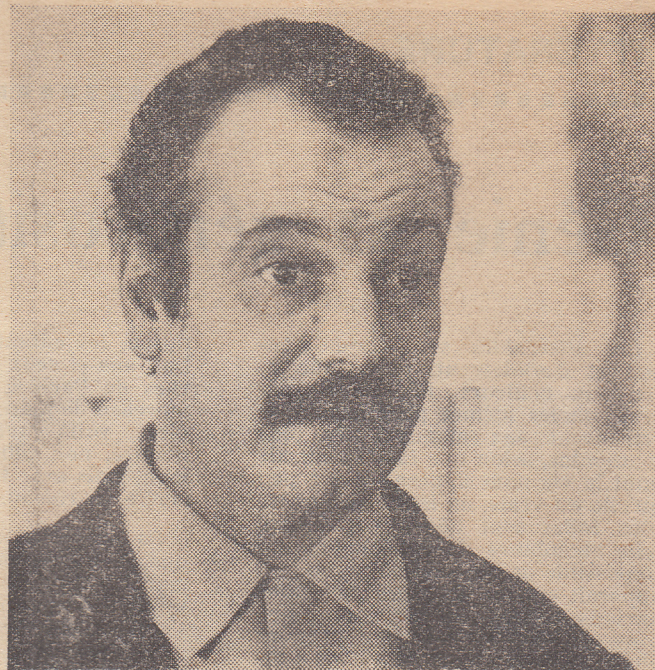


Ferré et Brassens : la révolte et la pitié



Pic.



Europress.

Le hasard fait qu'une fois encore, Léo Ferré et Georges Brassens se trouvent en quelque sorte associés et concurrents. Deux « anars », deux non-conformistes, deux défenseurs de la chanson intelligente et aussi deux hommes foncièrement différents ; la tentation est grande de présenter les spectacles de l'A.B.C. et de l'Olympia comme une

compétition : Brassens contre Ferré. Compétition absurde. Tous deux gagnent, avec des méthodes et des moyens opposés.

Ferré gagne difficilement. Certes si on le compare au tout-venant de la chanson actuelle, son récital semble d'emblée une réussite. Mais Ferré ne peut être comparé qu'à lui-même, au « grand Ferré ». Et là,

les faiblesses apparaissent. Il chante quelque trente chansons dont dix-huit nouvelles. Une performance sans doute, mais inutile. De trop nombreux refrains sont fades, indignes de lui, ou bien faussement poétiques, d'une poésie truquée.

Il parvint autrefois à transformer quelques beaux poèmes en bonnes

chansons. Il abuse maintenant du système, et la beauté des textes de Baudelaire ou de Ronsard rend plus évidente encore l'insuffisance de la musique. Il veut chanter sa femme : la chanson « *Ça l'va* » paraît indécente, gênante pour le spectateur qui se trouve, malgré lui, mêlé à une intimité où il se sent mal à l'aise. Et comment admettre les chœurs douçâtres qui accompagnent certaines romances, et l'insoutenable exhibition qui conclut une chanson : Ferré, dos au public, mime les gestes d'un chef d'orchestre tandis que du fond de la scène, un électrophone laisse entendre je ne sais quelle œuvre de Bach.

Triste, décevant, le récital de Ferré le serait si, au moment où l'intérêt se dérobe, où l'attention se relâche, une chanson ne venait éclater, provocante, violente et lucide. Cinq fois, six fois, sept fois, il décrit et dénonce l'époque, le régime, la bêtise, l'hypocrisie, la lâcheté et l'optimisme béat. Dépouillant l'actualité, il stigmatise la grande presse, démystifie la gloire et la réussite liées à l'argent, pulvérise quelques grands de notre temps et ridiculise le Concile. Avec une vigueur inconnue jusqu'ici, il attaque la position adoptée par l'Eglise après le procès de Liège. « *Mais a-t-on déjà vu un Pape sans bras ?* » questionne-t-il, ironique, dans les féroces « *Temps difficiles* ».

Du travail de chansonnier, diront certains. Peut-être. Quoiqu'il soit difficile, de rencontrer aujourd'hui un chansonnier aussi audacieux. Mais le chansonnier cherche d'abord à faire rire et le rire efface, fait disparaître la provocation. Tandis que Ferré ne rit pas. Notre époque n'est pas drôle, elle est lugubre. Aussi, est-ce avec colère, avec hargne, qu'il lance ses dénonciations. Il veut bousculer, il veut troubler la quiète digestion des repus et des bien-pensants et il réussit. Il se venge, il nous venge de la bonne conscience, des bons sentiments et des belles et mesquines hypocrisies d'une société dominée par le fric (1).

Il décrit les désillusions du combattant qui crut jadis à un homme (*Mon général*), il déchire à belles dents, à travers les couplets magistraux de « *La Langue française* », le snobisme très répandu du « français ». De quoi faire jubiler Etienne ! Et c'est dans un hurlement de révolte — « *T'es rock, Coco* » — que s'achève son récital. Le spectateur se sent mieux. Soulagé, il respire. Quelqu'un a dit ce qu'il fallait dire.

Plus modeste que Léo Ferré, Brassens a refusé le récital et s'est contenté d'une simple « seconde partie ». Ce qui lui permet de présenter un tour de chant mieux équilibré et plus régulier quant à la qua-

lité. On n'y rencontre pas de couplets insuffisants ; on n'y trouve pas non plus de ces explosions de colère violentes et libératrices.

Il arrive pourtant que Brassens s'indigne et dénonce. Mais ses dénonciations restent débonnaires, presque tendres. Brassens ne veut pas, ne sait pas être méchant. Même sa chanson-choc, sa chanson scandale de l'année, « *Les trompettes de la renommée* », où il s'attaque à la grande presse, aux méthodes spectaculaires de la réussite rapide, même cette chanson ne laisse pas place à la rancœur et à l'amertume. Amusante, vigoureuse, oui ! Pas vraiment cruelle.

Nombreux sont les reproches habituellement prodigués à Brassens. Ses mélodies sont monotones, archaïques. Sur scène, il ne bouge pas plus qu'un soliveau. S'agit-il de défauts ? Ses musiquettes si simples permettent mieux de fredonner les

refrains et si le public s'entasse pour l'applaudir, il vient beaucoup plus pour écouter des petites histoires que pour voir un interprète se démenier et exécuter un numéro de haute voltige. C'est vrai que son passage sur scène ne constitue pas un spectacle. Mais sa présence est réelle ; sa bonté bourrue, son humanité, sa lourdeur amicale créent entre le spectateur et lui un courant de compréhension, de chaude sympathie accru encore cette fois par sa faiblesse et sa souffrance visibles.

Brassens excelle dans les chansons délicates et au début, le contraste entre le lourdaud à la guitare et les vers qu'il égrenait, fins comme des dentelles, avait de quoi surprendre. Plus maintenant. Ses grosses mains sont douces et savent mieux caresser que frapper. Discrètement, pudiquement, il évoque sa bonne « *Jeanne* », qui comprend, qui a pitié. Une autre chanson, « *L'assassinat* », débute comme une

plaisanterie, se poursuit comme un abominable fait divers et s'achève en éloge de la pitié. Si la révolte est l'idée-clé de Ferré, la pitié domine les chansonnettes de Brassens. Une pitié sans mépris, bien sûr, beaucoup plus proche de la solidarité entre les hommes que de la condescendance du fort pour le faible.

Difficile, après ces grands, de présenter un troisième larron. Mais Roger Riffard, qui propose deux chansons en première partie à l'Olympia, est un personnage : apeuré, étriqué, minable, ce petit banlieusard trouve pour chanter les marguerites des accents touchants et ridicules.

Lucien Rioux.

(1) Un 33 tours vient de paraître qui présente les meilleures des nouvelles chansons de Léo Ferré (Barclay) et comme chaque année, le tour de chant de Brassens s'accompagne d'un nouveau disque (Philips).